

DES IDÉAUX POUR LA CONNAISSANCE

Andrew Abbott

University of Chicago

Conférence inaugurale du Congrès de l'Association Française de
Sociologie, 5 juillet 2011

C'est pour moi un véritable honneur de m'exprimer dans ce congrès. Au cours du temps, j'ai beaucoup appris de la sociologie française. C'est un plaisir que de tenter de contribuer en retour.

J'aimerais vous parler ce matin des critères que nous nous donnons pour évaluer le savoir dans notre discipline, les idéaux du savoir en sociologie. Cela peut vous sembler bien vague. C'est vague, je pense, parce que c'est très simple, et d'habitude nous ne nous posons que des questions complexes. Pour préciser un peu les choses, disons que je voudrais ce matin définir les critères qui nous permettent de favoriser la connaissance. Cela laisse de côté le problème de fond: qu'est-ce qu'on veut dire par « favoriser ». Ma conférence s'intéressera tout particulièrement à ce qui a longtemps été un critère central : la notion de cumulativité. Autrefois, nous croyions tous que favoriser voulait dire accroître, remplacer le faux par du vrai, rendre la vérité plus concentrée, l'améliorer, s'approcher asymptotiquement du but de la connaissance. En un mot, nous défendions la cumulativité. Aujourd'hui, il me semble que la cumulativité est de plus en plus l'objet d'interrogations.

De manière ironique, la cumulativité est interrogée en partie parce qu'elle est le credo des gens qui se chargent d'évaluer les produits de nos recherches. Au Ministère, à Bruxelles, un peu partout, on évalue la recherche simplement par la quantité. Combien d'articles publiés? Combien des projets de recherche réalisés? Combien des citations à vos travaux? Etc. etc. Ce sont là des mesures de cumulation évidentes. Et bien sûr des telles mesures nous donnent beaucoup des raisons pour mettre le critère de cumulativité à l'épreuve. Que l'idéal de cumulativité donne lieu à de telles

absurdités exige donc une critique détaillée. Mais comme nous le verrons, d'autres raisons justifient qu'on réalise une telle analyse. En fait, il est loin d'être évident que nos recherches aient une trajectoire cumulative. Peut-être même est-ce du fait de nos propres doutes par rapport à la cumulativité que nous trouvons les métriques d'autrui si gênantes.

Voilà pourquoi je ferai ce matin une analyse de la cumulativité. Peut-être vous attendiez à ce que mon intervention porte sur l'une d'entre mes spécialités - la sociologie des professions, les analyses séquentielles, la question du temps dans les sciences sociales ou encore la sociologie du monde académique. Mais il me semble bien plus utile de consacrer une telle séance afin de mener une réflexion sur l'avenir de notre discipline elle-même. Je m'excuse par avance des imprécisions et même des problèmes qu'il pourrait y avoir dans mon discours. C'est un sujet difficile dont je n'ai moi-même pas achevé l'analyse complète. Mais mieux vaut vous présenter des idées nouvelles que vous faire une intervention réchauffée.

Ma réflexion aura trois temps. Je présenterai d'abord ce qui est mon point de départ, à savoir l'échec du projet cumulativiste en tant qu'idéal pour la connaissance dans les sciences sociales. J'évoquerai ensuite quatre différentes dimensions qui doivent être distinguées pour formuler de bons critères de la connaissance. Enfin, j'utiliserai ces dimensions pour évoquer des alternatives possibles à l'idéal déclinant de la cumulativité.

SECTION I - Cumulativité

Dans son sens le plus général, la vie intellectuelle a été définie comme une progression depuis que Sir Francis Bacon a écrit sur « l'avancement » du savoir. Mais la simple addition d'éléments est déjà discréditée au moment de la publication du « Discours préliminaire » à l'Encyclopédie. Dans celle-ci, d'Alembert consacre de longs passages à rejeter les « puérités » amoncelées pour les remplacer par de solides « principes », ainsi qu'il les appelait.

Afin d'effectuer ce remplacement, d'Alembert proposait un principe, qui consisterait à subsumer de simples faits sous des énoncés abstraits, une moyen classique de progresser en physique mathématique, discipline qu'il maîtrisait parfaitement.

Cet idéal selon lequel la connaissance progresse et que cette progression se réalise par la subsomption de connaissances antérieures et moins abstraites est aussi explicite chez Comte. Le terme même de « progrès » apparaît dès la première phrase du *Cours de Philosophie Positive*.

Durkheim, bien entendu, s'inscrit dans cette lignée quand il définit la sociologie comme corpus de savoirs spécifique du fait de son objet lui-même spécifique, les faits sociaux. Mais il y a pour Durkheim, comme pour la plupart des cumulativistes, deux types de progrès dans notre connaissance sociale. Le premier type de progrès consistait pour lui à rejeter les travaux qui se sont mépris sur la nature de la chose à connaître elle-même. Durkheim a alors rangé dans cette catégorie les psychopathologues Esquirol et Falret, qui prenaient le suicide pour un acte individuel ; le criminologue Lombroso qui le considérait comme un fait climatique ; ou encore les individualistes méthodologiques comme Moreau de Tours ou Tarde, qui y voyaient un phénomène d'imitation et de foules.

Par différence, l'autre progrès consistait lui à rejeter ceux qui avaient bien compris que les choses comme le suicide sont des faits sociaux, mais qui interprétaient ses faits de manière erronée. C'est le cas de Lévy-Bruhl, un compagnon de route du projet durkheimien, dont l'ouvrage sur la *Mentalité Primitive* fut gentiment corrigé par Durkheim dans l'*Année Sociologique*. On peut appeler ces deux rejets le rejet de principe, et le rejet de la substance.

En sociologie, comme nous le savons tous, Durkheim se focalisait sur ce que j'ai appelé le rejet de principe. Dans les *Règles de la méthode sociologique*, on ne trouve aucun signe de rupture épistémologique une fois passé le premier mouvement, celui qui éloigne sa sociologie de celle des sociologues du passé et de la philosophie. A partir de là, nous dit le père fondateur, tout sera objectif.

On trouve encore un soupçon de cette croyance dans le progrès scientifique chez Bourdieu, quand lui et ses collègues évoquent le fait que « la vraie cumulativité présuppose une rupture » (p. 29 ENG), une idée qu'il attribue à Bachelard mais qui comme chez Durkheim identifie la cumulativité à une rupture en particulier : celle qui sépare Bourdieu (ou Durkheim) de ses prédécesseurs. On ne trouve en effet aucune mention d'un possible rejet de la théorie bourdieusienne dans l'avenir lointain.

On retrouve cette idée plus loin dans le livre (p. 75 ENG) lorsque les auteurs formulent une théorie idyllique de l'interdisciplinarité qui semble postuler que les conflits et la critique entre les disciplines aboutiront à une « cité scientifique » idéale. Rétrospectivement, le « polythéisme méthodologique militant » de Bourdieu, pour reprendre l'expression de Loic Wacquant (ISR, p. 30) ressemble à une manière de rationaliser une incapacité à finalement se confronter aux multiples manières de connaître le monde social.

Si je vous raconte toutes ces histoires, c'est parce que je veux souligner la tendance commune à toutes ces entreprises de réforme des sciences sociales, même celles les plus ardemment attachées à échapper aux errances du passé. Toutes reposent en effet sur une idée du progrès scientifique héritée des Lumières aristocratiques et du paradis bourgeois confortable qui leur a succédé. Aucun de ces auteurs n'a envisagé que sa manière de penser la société, l'histoire, n'importe quoi... n'est qu'une manière, une parmi d'autres, une approche dans une série non ordonnée, sans évolution asymptotique.

Je viens donc de vous présenter une brève généalogie du concept de cumulativité. Elle semble être une tentation irrésistible, même chez les penseurs les plus opposés aux Lumières. Qu'en est-il en pratique ? Peut-on mettre en évidence un certain degré de cumulativité en sociologie ? La réponse à cette question peut sembler simple. Si on suit la théorie de la cumulativité, il n'est pas besoin de citer de travaux anciens. Dans cette optique, on

s'appuie en effet à partir du passé en le subsumant. Dès lors, dans une science vraiment cumulative, la plupart des références à la littérature devraient faire référence à des travaux récents.

Sur ce point, on dispose de données de qualité en ce qui concerne les articles, surtout si on considère des revues particulières. J'ai donc collecté des informations sur cinq revues étasuniennes : l'AJS, l'ASR, *Social Forces*, le *Journal of Marriage and the Family*, et *Social Problems*. Pour chacune d'entre elle, j'ai consulté l'ISI (une base de donnée qui recense les articles) et j'ai fait deux mesures. La première mesure l'âge moyen des articles publiés dans l'une de ces 5 revues et cités dans l'une des revues que répertorie l'ISI. La seconde mesure l'âge moyen des citations qui apparaissent dans ces cinq premiers journaux. Pour l'instant, je laisse de côté les différents problèmes relatifs à ces mesures, mais on pourra bien entendu y revenir.

J'ai consulté ces données pour cinq années : 1977, 1985, 1995, 2004, et 2009. Les résultats sont complètement incompatibles avec l'hypothèse de cumulativité. Pour chacun des cinq journaux, dans les deux situations que représentent les citations d'un journal et les citations dans un journal, l'âge moyen des citations dans les articles augmente avec le temps. Pour un indicateur comme pour l'autre, les cinq journaux se comportent de la même manière : plus le temps passe, et plus les auteurs citent des travaux anciens. J'ai aussi étudié la *Revue Française de Sociologie* et *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*. Les résultats sont presque identiques.

S'il ne semble pas y avoir de cumulativité dans les citations, qu'en est-il de la méthodologie? Dans ce domaine, la tendance est à la mode soudaine, suivie d'une phase de normalisation. Quand une nouvelle méthode fait l'objet d'un engouement particulier, elle est appliquée à d'anciennes questions empiriques, mais maintenant « contrôlées » pour les "problèmes d'autrefois". Les modes méthodologiques se succèdent assez rapidement. À l'heure actuelle, aux États-Unis, les simulations par ordinateur sont relativement prisées. Elles ont pris la place qu'occupaient les régressions

négatives binomiales, qui avaient remplacé les modèles linéaires hiérarchiques, etc. etc. Il est difficile de voir ici autre chose que des engouements particuliers dans les méthodes.

En ce qui concerne les programmes de recherche, il me semble - je m'appuie là sur des études de cas - que la plupart d'entre eux ont des cycles de vie d'environ 25 ans. La théorie de l'étiquetage en est un exemple classique. Elle fait ses débuts dans les années 1960 dans la revue *Social Problems*, elle se développe dans les deux décennies qui suivent, et elle s'effondre par la suite, victime des attaques quantitatives et de l'épuisement du paradigme. Ce modèle de développement vaut tant pour les études quantitatives que pour les études qualitatives. Le paradigme du "status attainment" a eu une durée de vie de vingt ans après que William Sewell et OD Duncan l'ont lancé dans les années 1960. À de rares exceptions, les sociologues en étaient fatigués à la fin des années 1980. Ces exemples sont étasuniens, mais nous pourrions aussi bien les prendre en France, que sans doute vous pourriez ajouter plus facilement que moi.

Pour résumer, il me semble que la sociologie est jalonnée de programmes de recherche qui semblent excitants pendant une vingtaine d'années, puis qui s'affaiblissent et se routinisent. La situation est probablement la même pour les méthodologies. Enfin, comme je l'ai noté précédemment, les données montrent que l'âge des citations s'accroît avec le temps, ce qui va contre l'idée d'une cumulativité. Bref, quel que soit le côté par lequel on considère le problème, que ce soit les programmes de recherche, la méthodologie ou la littérature, on ne trouve rien qui soutienne l'idée d'un progrès général ou d'une cumulativité en sociologie. On trouve de la cumulativité à l'intérieur des programmes de recherche ou des communautés méthodologiques, mais pas entr'eux. Et pourtant, dans le même temps, nous avons plus de savoir empirique de premier ordre que nous n'en avons jamais eu : nous disposons de plus d'enquêtes (statistiques ou ethnographiques), de plus d'histoires, de plus d'études institutionnelles. L'empilement des faits continue.

Nous avons vu que la cumulativité sans limite n'est pas évident au sein des petites communautés de recherche ou méthodologiques, le niveau intermédiaire qui est le lieu de ce que Robert Merton appelait les « théories de moyenne portée » et que j'appelle les paradigmes générationnels. Il y a deux raisons théoriques évidentes à cela. La première tient aux carrières et aux rétributions : les chercheurs en milieu de carrière ont fait un investissement dans des méthodes et des idées, alors que pour les jeunes cet investissement est encore faible; ils ont tout à gagner d'une remise en cause de l'orthodoxie. Et ce faisant, les chercheurs en milieu de carrière s'accrochent à leurs paradigmes vieillissants, simplement parce que c'est professionnellement rationnel. La seconde raison tient à la logique culturelle propre de l'enquête. Toute littérature spécifique s'appuie sur des hypothèses qui, bien que provisoires, n'en sont pas moins fortes et qui se rigidifient rapidement. Leur caractère restrictif devient de plus en plus inquiétant à mesure que le programme de recherche se développe (Abbott 1997). Une réponse possible, la montée en abstraction, ne résout pas le problème: ses résultats empiriques deviennent de plus en plus arbitraires et de moins en moins distincts du reste de la littérature. La conséquence est alors inévitable : chaque paradigme générationnel finit par s'éteindre.

S'il est un indicateur qui démontre clairement l'absence d'articulation entre la cumulativité au niveau des faits et la cumulativité au sein des paradigmes générationnels, c'est bien l'incommensurabilité. Qu'on le veuille ou non, l'amélioration de notre savoir sociologique implique souvent de se débarrasser des faits du passé : amélioration et accumulation des faits sont souvent opposés. On peut ainsi mieux connaître quelque chose en général, mais dans le même temps perdre de vue des éléments particuliers qui étaient hier bien connus. Nous pouvons aussi développer des méthodes sophistiquées qui, en dépit des améliorations générales qu'elles apportent, ne parviennent pas montrer des aspects bien mis en évidence par les anciennes méthodes.

Au-delà des paradigmes générationnels, on trouve des structures intellectuelles générales qui changent peu, voire pas du tout. Ce sont des manières habituelles d'expliquer le monde social que nous connaissons (en termes d'action individuelle, en termes de forces sociales, en termes de structures symboliques, etc). Ces habitudes intellectuelles désignent ce que j'appelle le niveau « catégorique ». Comme les choses ne changent vraiment pas au niveau « catégorique », chaque génération a ses héros théoriques - Parsons, Merton, Giddens, Aron, Bourdieu, etc... Ces derniers ont en commun 80% de leurs idées, mais ils diffèrent sur une série d'autres aspects, moins importants : l'orientation politique, le type d'argument catégorique qu'ils privilégient, ou encore ce qu'ils mettent en avant. Ces différences suffisent à justifier un grand récit de la succession, récit qui masque la permanence fondamentale.

Bref, la cumulativité n'existe en sociologie qu'au niveau des faits, qui s'empilent les uns après les autres. Au niveau intermédiaire, l'accumulation se produit à l'intérieur des paradigmes générationnels mais ceux-ci se fissurent avec le temps pour des raisons de dynamiques internes. Et au niveau le plus profond, celui que j'ai appelé catégorique, l'accumulation ne se produit jamais. Les quatre ou cinq grandes manières de voir le monde social, elles, ne semblent jamais vraiment changer.

Mais si la cumulativité n'est pas et ne peut pas être notre projet commun à ceux qui se lancent dans l'entreprise sociologique, que peut-il être ? Si des éléments de notre projet s'accumulent mais que d'autres n'y parviennent pas, comment pouvons nous repenser notre projet pour qu'il ne soit pas qu'une succession de modes ?

II - Quelques dimensions des critères de la connaissance

Répondre à ces questions implique d'analyser les différentes dimensions de la production du savoir, ce qui en retour pourra nous aider à établir des critères solides pour évaluer la connaissance.

La théorie des quatre causes d'Aristote nous fournit des éléments qui peuvent ici s'avérer utiles. Je vais donc étudier successivement les dimensions matérielle, formelle, efficiente et finale du processus de production de savoir.

La cause matérielle de notre projet, c'est l'objet de la connaissance, le connu, le monde des choses que nous appréhendons, que nous comprenons, que nous figurons et que nous représentons pendant le processus de production de savoirs. La cause formelle est l'acte de connaissance lui-même : les catégories, les concepts, les stratégies, les synthèses, et toutes les activités à travers lesquelles nous représentons le monde formellement. La cause efficiente est le sujet connaissant lui-même. Enfin, la cause finale de notre projet est le savoir tout court.

Analyser la question de la cumulativité en ces termes nous donne donc les résultats suivants. D'abord, en ce qui concerne l'objet de la connaissance, l'idée de cumulativité présuppose un monde extérieur qu'il faudrait connaître ; que nous nous rapprochons chaque jour de la « connaissance véritable » du monde social. Ensuite, par rapport au connaissance en tant qu'acte, dans le projet cumulatif comme dans ses diverses variations, le savoir est considéré comme un processus d'inductions successives qui interprètent la complexité du monde observé et le décrivent comme la réalisation - stochastique ou déterminée - de lois sous-jacentes. On évoque alors la notion d'asymptote, cette approximation toujours plus précise du monde extérieur. On retrouve des critiques des telles approches dans de nombreux travaux contemporains. C'est le cas de Latour, par exemple, qui s'intéresse plutôt à la dissémination des outils particuliers qui rendent une telle connaissance possible.

En ce qui concerne le sujet connaissant, notre troisième élément, les théories cumulatives étaient à l'origine fondées sur une psychologie sensualiste qu'on trouve chez Descartes, Condillac, et d'autres. Jamais ce sujet n'était-il considéré comme problématique, et dans la plupart des cas, aucun n'imaginait que le sujet connaissant pourrait être autre chose qu'un individu.

Jusqu'ici, la plupart des critiques du projet cumulativiste se sont concentrées sur ce point précis. Elles ont insisté sur le caractère socialisé des sujets connaissant et de leurs catégories de l'entendement, sur les déterminations externes de la connaissance, etc...

Enfin, dans le projet cumulativiste, le terme même de savoir a généralement fait référence à une série de symbolisations du monde que nous ne considérons comme vraies qu'à un moment donné. Mais en ne regardant que derrière eux, les cumulativistes ignorent généralement les conséquences d'une telle position : le fait que leur propre savoir sera inévitablement dépassé par leurs successeurs, à moins qu'il ne soit subsumé en des vérités à la fois plus simples et plus générales.

Voilà donc la position cumulativiste en ce qui concerne l'objet de la connaissance, l'acte de connaissance, le sujet connaissant, et la connaissance elle-même. Je voudrais maintenant aborder les questions plus générales que posent ces quatre dimensions du problème.

En ce qui concerne les objets de la connaissance, la question centrale s'organise autour de la différence entre les faits sociaux et les faits naturels. Les idéaux que nous acceptons pour la connaissance en sociologie doivent-ils postuler une telle distinction, ou au contraire la récuser ? Certes, le débat est ancien et le sujet rebattu. Mais il me semble toutefois nécessaire de dire que les faits sociaux sont en nature fondamentalement différents des faits naturels, et cela pour trois raisons. D'abord, la vie humaine est faite d'actions, au cours desquelles les individus peuvent attribuer des sens nouveaux aux activités du passé. Le savoir n'est donc pas fixé, comme il l'est avec les faits naturels. C'est ce que l'on appelle l'argument de redéfinition perpétuelle. Ensuite, l'idée selon laquelle les faits sociaux sont le produit d'une action implique que ces faits ne sont pas marqués du sceau de la nécessité, mais de celui du choix. Or, pour une raison ou une autre, les êtres humains ont décidé de faire que ce choix soit gouverné par des éléments arbitraires qu'ils appellent

moralité ou justice. C'est simplement un fait empirique. Mais de fait, puisque les faits sociaux que nous étudions sont, comme je viens de l'indiquer, les restes cristallisés des actions du passé, ils ne peuvent être énumérés sans être jugés. Une fois de plus, ils sont fondamentalement différents des faits naturels. On a ici l'argument de normativité inhérente. Enfin, l'histoire des sciences sociales nous montre clairement - c'était mon argument il y a un instant - que les faits sociaux diffèrent des faits naturels parce que la science sociale est endogène et qu'elle devient un acteur dans le monde qu'elle prétend découvrir. Les catégories du recensement produisent de la race, des classes et des castes. Les beta statistiques sur le fonctionnement des marchés financiers deviennent les objets mêmes des arbitrages des fonds de placement spéculatifs, et on pourrait allonger longtemps cette liste. Du surcroît, dès qu'un chercheur découvre une loi du comportement humain, il la rend visible aux autres acteurs sociaux qui peuvent alors la transgresser, l'utiliser à leur profit, la subvertir, etc. Endogenéité absolue, donc.

Toutes ces raisons font que les faits sociaux sont fondamentalement différents des faits naturels. Toute tentative de définition d'un idéal pour la connaissance en sciences sociales doit reconnaître ce fait. Qui plus est, l'argument précédent implique qu'il ne peut y avoir de savoir sur la société qui ne soit que purement empirique. Qu'on le veuille ou non, ce savoir sera normatif : une sociologie neutre axiologiquement est une sociologie erronée. Cela ne veut certainement pas dire que nous pouvons faire rentrer les valeurs de notre choix dans une sociologie qui serait autrement objective. Plutôt, cela veut dire que nous devons intégrer dans notre pratique sociologique des théories de la justice à la fois rigoureuses et soumises à une critique raisonnée. Elles doivent être ouvertement explicitées plutôt qu'importées en contrebande et imposées, comme c'est le cas de nos jours avec l'égalitarisme militant qui domine dans la sociologie étasunienne. Sans doute vous avez des choses semblables dans la sociologie française

En ce qui concerne la seconde dimension de notre projet, l'acte de connaissance, le problème qui se pose est celui de la perte d'unité que promettait le projet cumulativiste. Il nous faut considérer deux positions principales : celle du chercheur individuel, et celle des chercheurs en tant que collectif ou au niveau de la discipline. Pour chacun, il nous faut déterminer les critères statiques et dynamiques. Or, c'est en effet le génie de l'idéal cumulativiste que d'avoir ces quatre idéaux se rejoindre automatiquement. Si le savoir progresse régulièrement à travers un processus presque naturel, alors chaque individu et chaque projet font une contribution au travail collectif et l'avancement de l'individu correspond à l'avancement du groupe de la même manière que les rivières de l'Auvergne se jettent dans l'Allier et que l'Allier se jette dans la Loire. La coordination de ces quatre processus, ce tous pour tous et tous pour le meilleur est ce qui rend le projet cumulativiste si séduisant.

Mais à partir du moment où l'on renonce à la cumulativité, on doit aussi repenser comment ces différents processus peuvent s'articuler. Dans le cas du projet ou du chercheur individuels, la réponse est aisée. Nous conservons les idéaux d'aujourd'hui: de bonnes questions, des méthodes raisonnables, l'adaptation des méthodes aux questions, la critique des sources et des intuitions, etc.

Le véritable enjeu se trouve au niveau collectif, et il concerne la distribution des paradigmes générationnels dans l'espace des connaissances possibles. Quelle est l'organisation idéale de cette distribution ? A minima, nos critères devraient nous dire s'il y a des sujets dont nous connaissons à peine assez, des méthodes dont nous pourrions utilement nous servir, des recoupements inutiles ou des ambiguïtés enrichissantes. Il existe de nombreuses formes de savoir en sociologie ; mais forment-elles un ensemble cohérent ou, peut-être, même beau?

Nous n'avons jusqu'à présent évoqué que des critères statiques. La grandeur du projet cumulativiste est qu'il les articule sans difficulté aux critères dynamiques. Est-il possible de parvenir à

une telle articulation sans évoquer la cumulativité? Peut-être, mais la situation est bien plus complexe que dans le cas cumulatif, puisque les nouveaux idéaux doivent prendre en compte les aspects individuels et collectifs séparément. Il nous faut d'abord un critère qui porte sur la biographie du chercheur individuel. Dans le monde de la cumulativité, le vieux chercheur peut voir ses successeurs ajouter leur pierre à l'édifice qu'il a commencé à construire. Quel idéal pouvons nous donc proposer pour le système non cumulatif qui est ce que, de facto, nous observons ? Plus d'un chercheur hier célèbre se sent aujourd'hui inutile et inintéressant. Qu'est ce que cette situation nous fait perdre, à la fois en termes d'efforts et d'idées accumulés ? C'est une question à laquelle nos nouveaux critères doivent apporter une réponse.

Mais la question se pose aussi à propos des dynamiques de la connaissance au niveau collectif. Dans ce cas, nous manquons cruellement de repères. Si le savoir ne s'accroît pas asymptotiquement pour s'approcher de la vérité, mais qu'il revisite plutôt des questions classiques avec de nouvelles données, de nouvelles méthodes ou de nouvelles personnes, quels peuvent alors être les critères que nous pouvons choisir pour la qualité? Les disciplines littéraires et les humanités en général, qui connaissent ce problème depuis plusieurs décennies, ne peuvent pas nous fournir de réponse. Ils ont récemment changé leur critère collectif quant à la production de savoir. Ils ont conservé l'idée du canon, mais ils ont dans le même temps multiplié les textes qui le composent de telle sorte qu'ils semblent désormais ne plus avoir de canon du tout. Ils retombent sur des critères purement localisés en termes de savoir : l'intérêt et la nouveauté. Cela ne semble qu'une rationalisation des pratiques existantes.

Une fois étudiés l'objet et l'acte de connaissance, il nous faut déterminer un critère pour le sujet connaissant. L'idéal cumulativiste souligne que les mêmes règles de production valent pour les deux types de sujets, individuel et collectif. Cette articulation arrive à cause d'une relation très particulière entr'eux, une relation principalement de spécialisation et de

division du travail. Les enquêtes par questionnaire sont souvent si larges qu'elles nécessitent d'employer plus d'une personne. Nous avons donc des spécialistes de la conception des questionnaires, de l'échantillonnage, de leur analyse, et ainsi de suite. De surcroît, chacune de ces spécialités est elle-même dirigée par une logique propre et elle a ses propres sous-spécialistes. Un projet de ce type ressemble un peu à un programme informatique, avec ses différents sous-programmes.

Mais ce que nous recherchons, c'est un mode de production académique dans lequel le lien entre la recherche individuelle et le résultat final (la discipline dans son ensemble) ne serait pas d'inclusion ou de spécialisation. Il pourrait, par différence, consister à produire une illustration. Les disciplines littéraires et les humanités fournissent un bon exemple de ce type de relation. Plutôt que d'être organisées en programmes de recherche hiérarchisés et spécialisés, les humanités ressemblent plus à un système nerveux où des sous-processeurs locaux - les chercheurs individuels - font des choses qui semblent relativement déconnectées des activités des autres chercheurs, mais pourtant, leurs productions sont liées les uns aux autres dans un réseau de travaux et de recherches qui parvient étonnamment bien à couvrir la gamme des savoirs humanistes. Est-ce là un modèle pour nous? Peut-être, peut-être pas.

Enfin, après l'objet, l'acte, et le sujet de la connaissance, nous pouvons finalement nous tourner vers les objectifs dynamiques de notre projet symbolique : la question des idéaux pour le savoir. J'ai préalablement exposé les raisons théoriques pour lesquelles des critères qui se porteraient uniquement sur le résultat - la connaissance - ne peuvent être suffisants. Les arguments de redéfinition, de normativité et d'endogénéité rendent cela nécessaire. D'ailleurs, sur le plan empirique, les différentes mesures évoquées ci-dessus démontrent toutes que l'accumulation ne se produit pas non plus en pratique.

Je voudrais ici mentionner un autre problème avec les critères relatifs au savoir même. Nous pouvons accroître notre savoir sans pour autant améliorer notre capacité de connaissance. Lire un

article sur les inégalités de salaire et pouvoir le réciter ne signifie nullement que vous connaissez quoique ce soit à propos des inégalités elles-mêmes, comme les professeurs s'en rendent souvent compte quand ils demandent aux étudiants de résumer un tel article et d'en tirer les conséquences. Lire l'article ne vous rend pas nécessairement capable de déployer le concept d'inégalités efficacement dans d'autres contextes. En d'autres termes, les textes qui incarnent les savoirs permettent aux gens « d'avoir » du savoir, mais elle ne leur permet pas vraiment de « connaître » ce savoir sinon dans le sens le plus limité. Les modules statistiques prêts à l'emploi en sont un autre exemple. On peut les utiliser sans que l'on les comprenne, mais le résultat ne peut guère être appelé du savoir, en dépit des apparences.

Ajoutés aux autres preuves et aux autres faits préalablement cités, ces exemples montrent bien que faire reposer des critères seulement sur le savoir est une entreprise vouée à l'échec. Point.

Un corollaire très important à cette proposition est qu'on ne peut fonder les critères de la connaissance sur la quantité de choses connues. Il faudrait être bien inconscient pour croire qu'une simple évaluation quantitative du savoir pourrait nous informer sur la qualité de ce savoir. Il semble malheureusement que ces inconscients occupent en nombre les positions de pouvoir dans l'administration de la recherche en Europe à l'heure actuelle.

De fait, la question la plus complexe à laquelle nous devons nous affronter est que tout idéal viable doit reconnaître que notre projet présente des aspects locaux qui sont cumulatifs, mais ne permet pas de cumulation dans son ensemble. Cela doit nous amener à réfléchir sur la possibilité même d'avoir des critères explicites pour le savoir même, selon le vœu de d'Alembert. Peut-être n'est-ce simplement pas possible.

III. Quelques critères possibles

Essayons alors de préciser quelques uns de ces critères pour la connaissance. Dans chacune des sections suivantes, j'essaierai simplement d'esquisser quelques possibilités, de proposer quelques alternatives.

CRITERES POUR L'OBJET A CONNAITRE

Tentons pour commencer d'imaginer un critère raisonnable pour l'objet qu'il nous faut connaître. Longtemps, on a considéré qu'il ne fallait étudier que les aspects de la vie sociale qui peuvent être modélisés ; qu'il ne fallait s'intéresser qu'à ceux qui sont susceptibles d'une explication formelle, par les lois sociologiques. On écartait tout le reste - les faits moraux, les jugements esthétiques, ou encore les orages des émotions. Malheureusement, les aspects qui dans le monde social peuvent être modélisés ne sont pas si nombreux, et ils sont souvent d'ordre démographique ou biologique

En premier lieu, je crois donc que nous pouvons écarter de notre recherche les critères qui restreignent trop l'objet de nos recherches. Les objets de la connaissance sociale seront toujours variés : ils comprendront toujours des données modélisables et d'autres qui ne sont que contingentes, des éléments d'origine partiellement biologique et d'autres qui relèvent de l'arbitraire culturel le plus total, des éléments empiriquement vérifiables et d'autres purement normatifs. Le monde que nous étudions est fait de l'ensemble de ces éléments.

Cela signifie d'abord que la sociologie doit réinvestir la question normative, et que cela doit être fait par la confrontation formelle entre les travaux de recherche et les réflexions juridiques et politiques, pas en intervenant de manière isolée dans des débats publics ou en allant s'épuiser dans des polémiques pour intellectuels chics.

Il nous faut de même une sociologie des émotions qui ne soit pas une démission face aux rêves d'enfants des psychologues qui voudraient réduire la vie émotionnelle des humains à des flux neurochimiques. Une telle sociologie des émotions doit être

franchement sociale, mais en même temps doit examiner la complexité symbolique des émotions. Aussi faut-il peut-être une sociologie animée par un critère esthétique, de même que la sociologie des choses normatives doit être animée par l'idéal de la justice. Encore une fois, je souligne que ces sociologies nouvelles doivent être faites par la confrontation formelle des travaux de recherche et les réflexions juridiques, esthétiques, etc. Ce n'est pas une invitation à une sociologie paresseuse, mais, au contraire, à une sociologie beaucoup plus difficile qu'elle l'a été jusqu'à présent.

CRITERES POUR LA CONNAISSANCE

En ce qui concerne les critères relatifs à l'acte de connaissance, je considère que le niveau individuel ne pose pas vraiment problème. Nous sommes tous en faveur de la rigueur, du doute et de l'auto-critique. Nous pouvons certes donner un sens différent à ces mots, mais nous avons tous foi en eux, à la fois comme discipline intellectuelle et comme pratique quotidienne de recherche.

On pourrait suggérer peut-être que notre savoir doit, au niveau individuel, être interdisciplinaire, qu'il doit rassembler des éléments jusque-là séparés. C'est un objectif dur à mettre en œuvre. On se rend vite compte d'abord que ce travail d'abattage n'a qu'une durée limitée, puisqu'une fois les murs du passé supprimés, il faut bien en poser de nouveaux si on veut les détruire à leur tour. Du surcroît, on comprend que dans un monde qui déborde de choses à connaître, toute destruction, qu'on le veuille ou non, ne peut pas se dérouler sans être en même temps une reconstruction destinée à poser des limites pareilles aux celles qu'elle vient de détruire. (je reviendrai dans un instant à cet argument). Peut-être que le meilleur critère inviterait les recherches individuelles à faire l'un ou l'autre - rapprochement de sphères distinctes, ou traçage de frontière à l'intérieur de l'une d'entr'elles - selon ce qui est localement le plus productif à un moment donné. La question de la

définition de cette productivité locale, bien entendu, est en soi une question dure et nécessite qu'on se tourne vers le niveau collectif.

Au niveau du groupe donc, il me semble que le meilleur critère reste celui de l'évaluation par les pairs. Par là, je veux dire qu'un acte de connaissance solide est celui qui s'inscrit dans une communauté scientifique où sont instaurées différentes règles, mais aussi où la rupture, la sécession, et même la reconstruction presque totale est possible. Un tel collectif pérenne de chercheurs a plus de chances de constituer la solution optimale en termes de critères non-cumulatifs. Ce trait est d'autant plus important que notre sociologie puisse s'écarter désormais des analyses quantitatives et par questionnaires qui ont dominé la sociologie étasunienne depuis la seconde moitié du vingtième siècle. Après tout, mon intervention présuppose ce tournant et la diversité qui l'accompagne. Et quand bien même vous auriez pris ce tournant ethnographique, ou microsociologique, ou historique plus tôt, cela ne vous dispense pas de chercher à promouvoir des critères pour le savoir que vous produisez. Au contraire, c'est justement parce que ce tournant a eu lieu que nous avons besoin de critères autres que ceux du projet cumulativiste.

Je voudrais maintenant mettre l'accent sur deux critères alternatifs pour le processus de la connaissance qui pourrait être adoptés dans un modèle non-cumulativiste. Le premier est celui que j'appelle la récurrence finie. Dans un monde qui n'admet pas la cumulativité, nous devons imaginer qu'il existe un espace des savoirs possibles ou comme je les appelle, des interprétations possibles. Si donc nous prenons en compte toutes les dimensions du savoir (positivisme contre interprétation, récit contre analyse, etc), nous pouvons imaginer l'espace vectoriel que produit l'intersection de toutes ces dimensions. Un bon critère pour la connaissance, c'est alors que tout point de cet espace non-cumulatif doit être revisité relativement souvent.

Prenez les interprétations de la vie de Durkheim. Nous devons, si on suit mon argument, abandonner l'idée qu'il existe quelque part

une interprétation meilleure que d'autres à son propos. Mais nous pouvons dans le même temps reconnaître des divers éléments qui sont possibles ou même essentiels pour comprendre sa vie : par exemple son nationalisme, sa judéité, son positivisme et le fait que c'était un homme. Peut-être qu'un critère serait alors que nous ne voulons pas qu'une de ces interprétations disparaisse complètement. Nous voulons les redécouvrir de temps en temps pour toujours. C'est cela, l'idée de récurrence finie.

Remarquez qu'une telle position sous-entend que nous avons tendance à surinvestir un point particulier de l'espace et que nous devons nous déplacer vers d'autres régions, inconnues à l'heure actuelle mais peut-être largement visitées dans le passé. Nous devrions toujours nous rappeler que nous n'écrivons, si je peux paraphraser Barthes, que parce que nous oublions.

Un second critère alternatif est celui qu'on pourrait appeler de complétion ou de plénitude. Nous devons tenter de couvrir l'espace des savoirs possibles du mieux que nous pouvons. Il me semble que c'est là le véritable idéal de l'interdisciplinarité, qui est souvent saluée d'une révérence polie mais jamais mise en œuvre. Un nouveau rapprochement n'est utile que quand il conduit à ce que nous pourrions appeler une combinaison positive, plutôt que négative. La plupart des réalisations interdisciplinaires se contentent en effet de lier un thème à travers différentes disciplines. Dans ce schéma, celui qui s'empare d'une thématique commune à des espaces académiques différents est alors vu comme un passeur de frontières. Mais de fait, il n'a traversé une série de frontières que pour en créer de nouvelles. C'est ce que nous appelons en anglais le *cat's cradle*, le berceau de chat, un jeu de ficelles où à la fin, on a finalement accompli peu.

Une combinaison productive, par différence, prend en compte des intersections bien plus complexes. Il ne s'agit pas de l'alliance des courants proches qui chercheraient à résoudre les mêmes problèmes à travers un ensemble de domaines, comme le feraient par exemple une étude qui lie l'anthropologie marxiste, la sociologie marxiste et l'histoire marxiste. Il n'y a rien d'idéal, de

transcendant ou de transgressif dans tout cela. Bien plus, nous avons besoin de combinaisons vraiment inattendues telles le marxisme quantitatif ou une sociologie des sciences inspirée de la théorie des jeux, ou des études ethnographiques du silence. Et ce ne sont là que des combinaisons statiques. Les combinaisons dynamiques peuvent être beaucoup plus complexes.

Cette juxtaposition positive nous pousse aussi, comme le faisaient déjà nos critères relatifs à l'objet de la connaissance, à réfléchir sur les mondes possibles tant sur le plan empirique que sur le plan normatif, une activité que les chercheurs en sciences sociales ont abandonnée aux auteurs de science-fiction alors même que ces derniers n'ont pas vraiment d'imagination sociologique. La leur est plutôt technique, ou mécanique. Nous nous sommes interdit toute incursion sur le terrain des utopies. Nous devons faire mieux.

CRITERES POUR LE SUJET CONNAISSANT

Qu'en est il du troisième aspect de notre recherche, celui qui traite des sujets de la connaissance ? Là encore, il y a eu de nombreux débats récemment. Nombre de nos collègues dénoncent notre incapacité à écrire pour des publics de non-spécialistes, comme si des réflexions complexes sur le monde social devrait être rendu plus facile pour l'intellectuel de salon. D'autres s'inquiètent de la formation et de l'éducation des chercheurs eux-mêmes.

Je crois qu'il faut plutôt s'intéresser aux aspects que nous devons modifier si l'on abandonne le projet de cumulativité généralisée. Le renoncement à cet idéal signifie d'abord que nous devons récuser l'idée que nous sommes des experts hissés sur les épaules de géants. Au contraire, le passé est toujours très présent en sociologie ; les géants d'antan sont souvent agités ; et ils sont souvent convoqués dans les débats contemporains. Il nous faut donc ériger des critères différents pour les différentes étapes de la vie professionnelle dans ce monde non cumulatif.

Je crois qu'un développement professionnel approprié commence immanquablement avec une bonne connaissance des classiques, ainsi qu'avec l'adhésion à un paradigme générationnel. Mais il me semble que quand on arrive en milieu de carrière, nous nous devons de mettre de côté les illusions du progrès qui nous ont aidé à traverser longues et souvent pénibles années de formation et de développement personnel. À ce stade, il nous faut nous tourner vers une tâche plus vaste et plus éclectique : nous devons tenter de réconcilier les loyautés aux différents paradigmes avec le projet plus général de connaissance du monde social. Cela se produit en partie parce que des chercheurs plus jeunes arrivent avec leurs nouvelles statistiques, avec leurs nouveaux mots pour décrire de vieilles idées, et ainsi de suite. Nous nous devons de conceptualiser bien plus précisément ce processus, et très certainement devrions nous créer plus de supports pour la publication et plus de cadres institutionnels qui permettront la réflexion de long terme que requiert ce travail de réconciliation.

On pourrait évoquer d'autres critères du point de vue du sujet de la connaissance. Une division pertinente serait alors entre experts et amateurs. En tant qu'experts, nous avons besoin d'un critère évaluer la diversité des types de travaux. La plupart de ce que nous faisons est d'importance mineure, et peut-être devrions nous destiner la plupart de nos travaux aux flammes plutôt que d'encombrer le monde en les publiant, le plus souvent en plusieurs versions. Autrefois, les cours étaient le lieu de nos performances et on n'écrivait uniquement que ce qui était vraiment important. De nos jours, nos performances sont écrites aussi. Peut-être qu'une manière de préciser ce critère serait de dire que nous devons tous, une ou deux fois dans nos vies, tenter d'écrire quelque chose qui résiste à l'épreuve du temps, un texte qu'il sera toujours utile de consulter dans cinquante ans. Quand je soumetts mon propre travail à ce critère, je vois bien que la plupart de mes travaux sont répétitifs et inélégants. Ce critère, comme je l'ai dit, pourrait être un critère pour ceux qui sont les plus avancés dans leur carrière, qui

avec le temps se sont transformés en enseignants, et qui s'intéressent à la discipline dans la longue durée de son histoire.

Finalement, je crois que nous devons nous imposer de ne pas défendre une théorie différente de celle que nous vivons au quotidien. La sociologie regorge d'auteurs qui analysent les causes des actions des autres, mais qui se perçoivent en même temps comme de purs agents kantians vivant dans un monde transcendant d'activités régulées par des normes morales. Le problème dépasse bien sûr la sociologie, puisque presque tous les universitaires ont ce problème. Mais il est particulièrement saillant pour les sociologues et pour leur positionnement politique. Comme je l'ai écrit extensivement ailleurs, ce problème n'est pas résolu avec l'invocation rituelle de la réflexivité.

De ce problème de l'aliénation du savoir, nous arrivons à la relation entre l'expert et l'amateur, entre ceux des savants qui ont reçu une formation et ceux qui ont pris d'autres chemins. Je pense que l'acte de connaissance expert doit être transparent. Je ne veux pas dire qu'il doit être amoindri, vulgarisé ou délibérément simplifié. Mais il ne devrait pas être camouflé par un jargon absurde et des prétentions intellectuelles inutiles. Le monde social est déjà suffisamment complexe quand on l'évoque avec des termes simples, nul besoin d'en rajouter -- à moins que vous n'ayez rien à dire. Ce critère suggère peut être de prêter attention aux différents genres d'écriture sociologiques, aux styles comme à l'élégance. Il invite aussi à rétribuer ceux qui parviennent à faire passer des idées complexes auprès d'un public plus large.

Un autre aspect de cette transparence relève de ce que j'ai ailleurs appelé une « sociologie lyrique ». En tant que chercheurs, nous avons tendance à réprimer les émotions. Pour toucher de nouveaux publics, il nous faut au contraire redécouvrir et déployer à nouveau cette émotion. Dans le contexte académique, les émotions dégénèrent trop souvent pour se transformer en arguments ad hominem et autres confidences superflues et difficiles à accepter dans un monde peuplé de personnes ambitieuses, fières et concurrentielles. Mais nos travaux doivent susciter chez nos lecteurs les émotions que

nous ressentions au moment où nous les découvrons. Ils doivent dévoiler la beauté et la tristesse, l'étonnement et la surprise, le désenchantement et la perplexité. Il ne faut pas confondre ce plaidoyer avec son contraire, un appel à une auto-description suffisante qui a trop défiguré d'autres disciplines. Tout comme la poésie lyrique n'est pas une simple récitation, la sociologie lyrique n'est pas le récit complaisant de soi.

Je dois maintenant m'arrêter. Je manque le temps pour évoquer les critères possibles pour l'évaluation du savoir. Cela ne me gêne finalement pas trop, parce qu'à mes yeux les critères relatifs à l'acte de connaissance sont plus importants que ceux destinés à préciser le savoir qui en résulte.

Je conclurai donc avec quelques mots relatifs à mon expérience personnelle avec la cumulativité. J'ai grandi dans les années 1950, à la fin d'une période de vingt ans qui avait vu l'invention des ordinateurs, des radars, des antibiotiques etc... Il ne faut pas s'étonner que les enfants que nous étions aient adopté la cumulativité comme modèle ni que les jeunes hommes et les jeunes femmes qui posaient alors les bases du renouveau des sciences sociales se soient si volontiers inspirés des modèles que nous proposaient les sciences de la nature. La cumulativité est un noble et bel idéal qui a des accomplissements plus qu'honorables à son actif.

Si je m'écarte aujourd'hui du chemin cumulatif tracé par nos ancêtres, c'est parce que les faits m'y obligent. Le vieillissement constant des citations dans les revues, la mort programmée des paradigmes générationnels comme des modes méthodologiques m'ont forcé à interroger ce qui a longtemps constitué un cadre indépassable pour nous. Si, à la différence de nombre de mes collègues, je n'ai pas réussi à éviter cette confrontation avec la réalité des faits, c'est aussi parce que je suis depuis dix ans rédacteur en chef d'une revue qui reçoit une gamme étendue d'articles provenant des chercheurs parmi les plus ambitieux et les plus capables que compte la discipline. Toutes les semaines, je suis

donc confronté à une incroyable variété de travaux d'excellente qualité. Et pourtant, ces travaux sont par des aspects mutuellement incohérents : les articles se contredisent dans leur épistémologie comme dans leurs résultats. C'est cette confrontation hebdomadaire avec une telle variété, doublée d'une foi constante dans l'entreprise commune que nous poursuivons, la sociologie, qui m'a poussé à me détourner d'idéaux restrictifs comme la cumulativité pour en chercher d'autres, plus ouverts et plus contextuels. Je n'ai pas pour autant abandonné les exigences de rigueur, ni la volonté d'excellence qui nous anime. La position de rédacteur requiert deux qualités : une compréhension sociologique très large, tout comme une rigueur certaine dans le jugement.

Pendant des années, j'ai dirigé ce journal avec un éclectisme militant comme critère principal. Souvent, je comparais la sociologie à un archipel, un peu comme les Philippines, et le journal a un petit navire conradien, voyageant d'île en île. Notre but en comité de rédaction était alors de publier les meilleurs papiers de chacune des îles. En pratique, nous cherchions à avoir chaque année environ deux articles en provenance des plus grandes des îles, comme la stratification ou les mouvements sociaux. Pour les îles de taille moyenne, comme la sociologie des sciences ou la sociologie de la religion, nous nous mettions en quête chaque année d'un excellent article. Et de temps en temps, nous tentions de publier un papier des petits atolls que sont l'analyse de conversation ou la théorie axiomatique.

Mais avec le temps, j'ai tenté de développer une justification positive pour cette éclectisme, de trouver des raisons qui expliqueraient pourquoi cette combinaison de rigueur, de tolérance et de pluralisme militant est un idéal substantif et positif ; qu'il n'est pas simplement une version locale de la liberté négative promue depuis des siècles par les théoriciens libéraux. C'est cette quête pour un critère plus positif qui m'a amené à ces réflexions dont je viens de vous faire part.

Et maintenant, le navire est arrivé à quai, et j'attends vos réflexions en tant qu'habitants de cette grande île qu'est la sociologie française.